

du portail une rosace néo-gothique et, au haut de la nef, de larges fenêtres géminées. On avait orné l'intérieur d'arcatures, de colonnettes, de têtes de lions. On devait se sentir bien au propre dans une architecture à la mode, entièrement recouverte de plâtre.

Auguste Quiquerez regretta la collégiale. « Nous avons vu disparaître un des plus anciens monuments de la Suisse, de telle sorte qu'il ne reste que nos plans et dessins, avec quelques liasses de papiers périssables. »

Et Gustave Amweg renchérisait en 1937: « Ce bel édifice est aujourd'hui complètement détruit. Précieux autant par les souvenirs séculaires qu'il évoque que par son architecture, il est tombé, vers le milieu du XIX^e siècle, sous la pioche des démolisseurs inconscients, alors que tout plaidait en faveur de sa restauration et de sa conservation. »

COLLÉGIALE RESSUSCITÉE

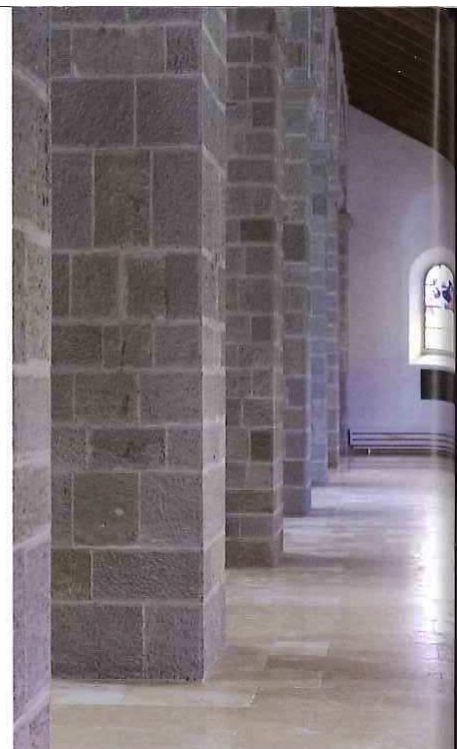
Tout le monde, à la suite des historiens les plus compétents, croyait que la vieille collégiale avait été complètement démolie. Or, en 1956, alors qu'on envisageait de rénover le temple, l'architecte, Charles Kleiber, fit donner quelques coups de marteau dans le plâtre qui cachait les piliers. Coups de marteau qui ressuscitèrent la collégiale! En effet, sous le gypse, on découvrait une pierre de taille superbement façonnée. Les piliers avec leurs chapiteaux, simples tailloirs, et les arcs qu'ils soutenaient n'avaient pas été abattus. L'archéologue André Rais osa affirmer que ces éléments de construction révélaient un style roman primitif et dataient des XI^e ou XII^e siècles. Les experts du canton de Berne et de la Confédération, à l'instar de spécialistes étrangers, donnèrent raison à André Rais et promirent des subventions si la paroisse décidait de restaurer la collégiale dans son état primitif. Surpris, enthousiaste, le Conseil de paroisse décidait la restauration. Et rarement le terme de restauration fut plus justement utilisé!

Les travaux débutèrent en novembre 1959. On invita d'abord les paroissiens

à escalader la colline avec leurs marteaux et à dégager toutes les vieilles pierres du plâtre qui les enserrait. Jeunes et adultes, femmes et hommes, ouvriers et patrons grimperent aux échafaudages et frappèrent avec passion. Le Conseil conclut une assurance accident pour vingt personnes travaillant pendant dix jours. Fin novembre, une petite collation récompensait les bénévoles.

Il s'avérait, et on le retrouvait dans de trop rares archives, que la démolition de 1859 n'avait été que partielle. Alors qu'on transforme souvent les édifices anciens en conservant les façades et en démolissant complètement l'intérieur, on avait fait ici le contraire: on avait fait disparaître l'enveloppe et sauvé des éléments intérieurs. Le devis de 1859 n'avait prévu aucune dépense pour les pierres et les travaux de construction des piliers. Jean-Philippe Kessi, architecte et archiviste de la paroisse, qu'au passage nous remercions pour ses précieuses informations, constate que les mesures, en pieds, prises par Quiquerez avant les prétendues destructions sont les mêmes mesures, en mètres, retrouvées en 1959.

La collégiale qu'on reconstituait au XX^e siècle différait peu de l'édifice primitif que Quiquerez avait décrit.



FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

En 1960, André Rais est chargé de fouiller le sous-sol de la collégiale. Il n'y rencontre aucune preuve que le site ait été occupé avant le XI^e siècle. Pourtant il découvre dans le chœur la confession de saint Germain, c'est-à-dire le caveau où reposaient au moyen âge les ossements du saint.

Il retrouve le tombeau qui précédemment avait livré à Quiquerez un petit calice d'argent et sa patène. Il met à jour les soubassements d'anciens autels latéraux et les fondements d'un mur, le jubé, qui avait séparé le chœur de la nef.

